

lorsqu'il les réunit autour de lui, il exige d'eux le plus grand silence et si un enfant est dissipé, il lui donne aussitôt une pénitence.

Il emmène toujours de petits tableaux peints représentant les mystères du rosaire; mais il préfère de loin les tableaux vivants et les allégories les plus simples.

Il réunit les enfants autour de lui et il fait allumer un grand feu de paille. On voit les flammes crépiter ardemment.

- Voilà, dit-il, une petite image du feu de l'enfer.

Il n'hésite pas à demander du gros fil et une aiguille et cherche devant un attroupement à enfiler l'aiguille; devant son insuccès, il rappelle qu'il est plus difficile à un riche d'entrer au paradis qu'à un fil de passer par le trou d'une aiguille.

Il réunit les jeunes en petites assemblées et leur suggère de faire leurs exercices de piété tous ensemble, sans rougir, sans avoir honte. Les enfants adoptent le règlement qu'il leur propose et se trouvent prisonniers du serment qu'ils ont prêté d'accomplir leurs devoirs. La discipline collective assure la permanence de la congrégation, car les uns et les autres vont se surveiller mutuellement.

Les jeunes filles sont regroupées en une société de vierges. L'idéal, selon Grignon de Montfort, est d'en réunir quarante-quatre dans une même paroisse; Montfort a une prédilection pour tous les nombres multiples, notamment les multiples de onze.

Les jeunes filles doivent ensuite prononcer des vœux de chasteté à observer pendant un an. Elles promettent de ne plus aller danser et de fuir les compagnies dangereuses. A chaque fête de la Vierge, donc quatre fois par an, à la Purification, l'Annonciation, l'Assomption et la Nativité, elles sont tenues de faire une procession. Grignon de Montfort rencontrera maintes résistances à l'imposition de ces règles très contraignantes, mais il sera encouragé par Mgr de Champflour, évêque de La Rochelle, hérald de la Contre-Réforme au début du XVIII^e siècle.

Les hommes eux, sont regroupés dans la confrérie des Pénitents blancs. Le chiffre idéal est pour les hommes de trente-trois. C'est un rappel des trente-trois années de vie terrestre du Christ.

CHAPITRE VI

UNE MISSION DE LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT

Au début du XVIII^e siècle, une mission est un événement marquant dans la vie d'une paroisse. C'est l'occasion d'un grand déploiement de splendeur que les paroissiens n'oublient pas de sitôt.

Toujours guidé par l'idée que rien n'est trop beau pour Dieu, Grignon de Montfort ne lésine pas sur le faste et l'apparat des cérémonies pour frapper le peuple. Le luxe et la magnificence des ornements contrastant avec la pauvreté populaire font entrer dans un monde merveilleux, laissent entrevoir le paradis.

L'arrivée des missionnaires donne le signal de la mobilisation générale de la paroisse. Leur nombre varie de moins d'une dizaine, en pays rochelais, jusqu'à quinze ou vingt dans les bourgs de Bretagne. Ce grand nombre se justifie par les multiples tâches religieuses qui les attendent : prédications, conférences, confessions. Une paroisse est comme passée au crible par les missionnaires car chacun doit à cette occasion se confesser de toutes ses fautes.

Les missions permettent d'initier le peuple à la pratique des sacrements et des dévotions. Grignon de Montfort a adapté sa pastorale aux exigences de chaque âge et de chaque sexe : les enfants, les jeunes filles, les femmes, les hommes. Son objectif est de réunir chacune de ces catégories dans une congrégation, pour laisser des traces de son bref passage.

Il chérit toujours particulièrement les enfants. Mais

Les hommes, devenus pénitents, récitent le rosaire régulièrement, communient au moins le premier dimanche du mois. Et quatre fois par an, ils revêtent leur costume de pénitents et marchent pieds nus lors d'une procession; il leur est conseillé de se mortifier.

A Saint-Pompain, Grignon de Montfort constituera un groupe de trente-trois pénitents, qui iront à pied jusqu'au sanctuaire de Notre-Dame-des-Ardilliers, près de Saumur. Le règlement du voyage que Grignon de Montfort a élaboré avec un soin méticuleux est draconien. Les pénitents se couchent le soir dans la paille, après avoir fait leur prière tous ensemble. Ils se lèvent au point du jour et récitent immédiatement leur *Pater*, leur *Ave* et leur *Credo*, puis les commandements de Dieu et de l'Église. Ensuite, ils se rendent à l'église adorer le Saint Sacrement et chanter un *Tantum ergo*. En route, ils chantent la *Petite Couronne de la Sainte Vierge*, ensuite ils méditent en silence sur la mort du Christ. Puis, regroupés deux par deux ou quatre par quatre selon la largeur du chemin, ils chantent à deux chœurs le premier chapelet. Puis ils entonnent des cantiques et entrent solennellement dans le premier bourg venu.

Tous leurs exercices publics ont pour but d'édifier les populations rencontrées sur leur passage. Grignon de Montfort a même prévu qu'à Saumur ils ne doivent surtout pas prêter attention aux railleries des libertins qui ne manqueront pas de se gausser d'eux.

Les âmes pieuses ont encore le choix entre les Amis de la Croix, les confréries du Rosaire et les confréries du Saint Sacrement qui existaient avant lui, mais dont il encourage le développement.

Comme les gens du peuple ne savent ni lire ni écrire, il faut traduire la religion par des signes visibles, parlants.

La répétition d'un cérémonial finit par ancrer le sens des actes religieux. Et les paroles s'ajoutent aux symboles.

Grignon de Montfort crée ainsi un monde dans lequel le fidèle s'immerge. Les missionnaires détiennent les clés qui permettent d'entrer dans ce monde merveilleux et mystérieux; ils parlent des vies de personnages extraor-

dinaires que les gens du peuple ne connaissent pas.

Alors que le paysan est rivé à son champ et que son horizon dépasse rarement le clocher du village, le prédicateur crée une dimension presque surnaturelle qui transcende celle du paysan, à l'image des croix qui, du haut des collines, surplombent villages et bourgs.

Grignon de Montfort substitue au monde ténébreux du démon et des esprits malins le monde triomphant de la vie de Jésus et des saints, qui illumine la vie des gens simples. Les tableaux vivants représentant les scènes du Nouveau Testament sont destinés aux enfants comme aux adultes.

Les missions émeuvent beaucoup les gens à cette époque. Et Grignon de Montfort a le don d'attendrir. Ses prêches provoquent des transports de larmes chez ceux qui l'écoutent. Lorsqu'il parle de la damnation éternelle, il les effraye tellement qu'ils éclatent fréquemment en sanglots, criant à haute voix: « Miséricorde! »

A La Rochelle, en 1711, il est interrompu par les gémissements de l'auditoire.

- Mes enfants, ne pleurez pas; vous m'empêchez de parler, doit-il s'écrier.

Il a le don d'embraser son auditoire par l'ardeur de ses paroles et la fougue de ses propos. La foule est emportée par les élans oratoires du prédicateur: elle murmure, gronde à l'unisson des flots de paroles qu'il déverse sur elle. Aux moments d'excitation intense pendant lesquels la foule, haletante, ne retient pas son émotion, succèdent des silences de mort.

Grignon de Montfort sait utiliser des mots simples pour être compris; il rejette l'éloquence des prédicateurs à la mode, des abbés gentillâtres.

- Leurs sermons sont bien composés, dit-il d'eux, leur langage est trié et choisi, leurs pensées sont ingénieuses, les citations de l'Écriture sainte et des pères de l'Église leur sont familières, leurs gestes sont bien réglés, leur éloquence est vive; mais, malheur! tout cela n'étant qu'humain et naturel, ne produit que de l'humain et du naturel.

Au contraire, il cherche à faire passer le souffle de l'esprit, du surnaturel sur ses auditeurs. Ceux-ci doivent

entendre la parole même de Dieu par sa bouche. Il se recueille longuement avant de prêcher, attendant l'inspiration divine, il se concentre pleinement et, en chaire même, il se laisse envahir par l'Esprit, fixant avec intensité son crucifix comme pour lui demander secours.

Il possède ainsi son auditoire par l'intensité de ses sermons. Nombre de libertins, saisis par la puissance de son verbe, se convertissent en l'écoutant. Ils éclatent en sanglots et se battent la coulpe en public en poussant des cris violents.

Grignon de Montfort sait susciter l'effroi. Il a même monté une représentation morbide dans laquelle il joue lui-même le rôle du mort.

Au bout d'une semaine, dont chaque jour est consacré à un aspect de la mort, il s'identifie devant tous les paroissiens à un homme à l'article de la mort, assis dans un fauteuil; auprès de lui, deux ecclésiastiques font office, l'un du bon ange, l'autre de l'esprit tentateur. Grignon de Montfort tient son crucifix à la main et le colle souvent sur ses lèvres, puis contre son cœur. Il lève les yeux au ciel, comme pour implorer le pardon de ses fautes. Le démon essaye de le tenter, mais c'est le bon ange qu'il écoute.

Dans ces moments-là, l'identification de Grignon de Montfort avec son personnage atteint son paroxysme : il vit par anticipation sa propre mort devant tout un peuple rassemblé. Il communique aux fidèles ses propres angoisses devant l'au-delà. Ceux-ci repartent en silence, en se frappant la poitrine et résolus à mener une vie sainte...

Tous les exercices qu'il dirige dans une mission sont en fait des préparations à la mort prochaine qui le hante. Il pense continuellement à la fin des temps, à cette Apocalypse que le disciple Jean a décrite.

Le confessionnal est le but ultime de la mission. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, Grignon de Montfort n'est pas très sévère avec les pécheurs; il préfère pardonner. Son Dieu est un Dieu de miséricorde, tout à l'opposé du Dieu de crainte des jansénistes. Grignon de Montfort fait du confessionnal non le lieu du châtiment, mais celui de l'apaisement. Il recommande

d'aller remercier la Vierge de la grâce que Dieu accorde aux convertis.

La pièce maîtresse des « saints exercices » d'une mission est la procession, selon une règle déjà établie par le père Maunoir en Bretagne. Grignon de Montfort est passé maître dans l'art de l'organiser. Il sait que les gens du peuple sont turbulents et dissipés; il faut donc établir rigoureusement le défilé des paroissiens.

En chaire, après son sermon, il appelle toutes les petites filles du catéchisme, leur ordonne de prendre chacune une compagne, de passer, deux par deux, devant la chaire et de suivre la croix et la bannière. Il commande ensuite aux petits garçons et à tous les autres, selon leur rang et leur état, de faire de même. Le tout est exécuté sur-le-champ, sans trouble ni désordre. Une fois la procession en marche, on s'avance deux par deux. Si les assistants sont trop nombreux, on les place par rang de quatre. Deux personnes choisies pour leur rigueur conduisent chaque groupe; et quatre ou cinq voltigeurs courent continuellement pour dire quand il faut s'arrêter ou marcher. Toute la procession s'égosille en chantant des cantiques ou en récitant le chapelet. Le clergé ferme la marche. Derrière le Saint Sacrement, suit la foule des curieux, des vagabonds, des mendiants accourus pour le spectacle haut en couleur.

Un témoin a laissé le souvenir d'une procession à La Rochelle, le 16 août 1711 :

« La pieuse milice était rangée : les filles du peuple, les grisettes, les demoiselles bourgeoises, les femmes mariées, enfin les dames, toutes séparées par des bannières de différentes couleurs; celles-ci à la tête couverte d'un capuchon noir et vêtues de larges robes noires, relevées derrière par un énorme bourrelet; celles-là en robes blanches, coiffées de vastes cornettes ou de bonnets plats; toutes un cierge à la main, avec un long chapelet et l'acte de renouvellement de leurs promesses de baptême et la plupart pieds nus. Deux hautbois des canoniers jouaient, à la fin de chaque verset, des cantiques qu'elles chantaient en chœur.

« Derrière les clercs et porte-croix venaient les princi-

paux maîtres de danse et de violon contre lesquels le missionnaire s'était déchaîné pendant ses sermons et qui, revenus à résipiscence sans doute, jouaient de leurs instruments devant le père Grignon de Montfort qui, entouré d'ecclésiastiques, tenait à la main une statue d'argent de la Vierge. Enfin, un piquet du régiment des Angles et de la Lande, en habit de couleur marron clair, avec culottes et bas rouges, fermait la marche. »

Grignon de Montfort prévoit toujours sept processions par mission : la première, le jour de la communion des femmes, la seconde, le jour de la communion des hommes; la troisième, le jour de la communion des enfants; la quatrième, le jour du service des morts; la cinquième, le jour du renouvellement des vœux du baptême; la sixième, le jour de la plantation de la croix; la septième le jour de la distribution des croix et des noms de Jésus.

En dehors du joyeux tumulte bruyant mais ordonné des processions, la règle d'or est d'observer le silence. Grignon de Montfort pense que les femmes sont des bavardes impénitentes. A La Rochelle, il réussit à leur imposer trois jours complets de silence; celles-ci observeront scrupuleusement la règle et ne parleront plus que par signes à leur mari et à leurs domestiques. Inutile de préciser que de telles consignes ne font pas l'unanimité autour de lui! On ne se prive pas, partout où il passe, de le désigner comme un fauteur de troubles.

Son souci de faire pénétrer la religion le pousse à inventer sans cesse de nouveaux procédés d'évangélisation. Il répand ainsi l'usage des « conférences dialoguées dans lesquelles un autre missionnaire complice du jeu pose les questions que l'auditoire n'ose formuler. Grignon de Montfort peut ainsi devancer les interrogations des fidèles.

Il distribue aussi beaucoup de récompenses pour stimuler le zèle des fidèles; il donne à ceux qui ont assisté à trente-trois sermons des petites croix en étoffe qu'on peut coudre sur les manches d'un vêtement.

Les missionnaires ne se déplacent pas sans un magasin ambulant, tenu souvent par des laïcs. On l'appelle la « boutique ». Grignon de Montfort tient absolument à ce qu'il reste des traces de son passage : aussi recommande-

t-il d'acheter des images, des livres, des chapelets et toutes sortes d'instruments de pénitence. Les fidèles s'empressent d'acheter les disciplines, les haïres, les cilices, les ceintures de fer et de crin, les bracelets et les cœurs piquants.

Grignon de Montfort, conscient de la fragilité de la foi de ses ouailles de passage cherche à maintenir une présence religieuse après son départ. Les missions sont l'occasion de créer des écoles charitables, qui recevront l'appui des évêques de Luçon et de La Rochelle. Il a décidé que les maîtres d'école seront habillés de noir, au moins en soutanelle, pour imposer plus de respect, et les maîtresses vêtues d'une grande coiffe.

A La Rochelle, en 1714, il fait réparer des bâtiments en ruine par tous les corps de métier, pour accueillir les enfants indigents de la ville. La règle fondamentale est la gratuité absolue; il assimile le fait de demander de l'argent à de la prévarication. Selon son habitude, Grignon de Montfort a élaboré le règlement de cette école.

Les élèves sont rangés sur neuf bancs en amphithéâtre, les uns au-dessus des autres afin qu'ils ne puissent causer ni badiner sans que le maître s'en aperçoive; les bancs ont reçu les noms des neuf chœurs des anges, le plus haut est celui des séraphins, puis vient celui des chérubins et ainsi de suite. Tous ceux d'un même banc ont le même livre et disent la même leçon, tous à la fois, avec la perfection d'un chœur d'anges. Les enfants reçoivent une éducation chrétienne fondée sur le catéchisme; ils récitent le chapelet, avant et après les instructions.

Les missions permettent enfin à Grignon de Montfort de diffuser la dévotion mariale qui lui est si chère. Il n'ignore pas l'hostilité qu'elle suscite au sein même de l'Église catholique. Le rosaire est déjà connu mais Grignon de Montfort propose bien d'autres exercices de piété. Il préconise la consécration à la Vierge Marie, il recommande de porter des chaînettes. D'une méticulosité presque malade, il a rigoureusement codifié l'ensemble de ces pratiques de dévotions.

Au centre de ces dévotions, il place la récitation du chapelet. Il regrette vivement que l'*Ave Maria* ou saluta-

tion angélique ne soit pas plus récité, alors que les saints à qui la Vierge est apparue ont proclamé son efficacité. Cette prière lui semble d'autant plus essentielle qu'elle annonce le salut des hommes :

– C'est cette prière, dit-il, qui fait porter à la terre sèche et stérile le fruit de vie, et c'est cette même prière, bien dite, qui doit faire germer dans nos âmes la parole de Dieu et porter le fruit de vie, Jésus-Christ. L'*Ave Maria* est une rosée céleste qui arrose la terre, c'est-à-dire l'âme, pour lui faire porter le fruit en son temps; et une âme qui n'est pas arrosée par cette prière ou rosée céleste ne porte point de fruit et ne donne que des ronces et des épines et est prête d'être maudite.

Grignon de Montfort est très attaqué pour cette pratique et il doit défendre la récitation du chapelet contre ses détracteurs qui, eux ne récitent que le *Pater*.

– Ils porteraient plutôt un serpent sur eux qu'un chapelet, dit Grignon de Montfort. Ce sont les hérétiques, impies orgueilleux et mondains (...) qui haïssent ou méprisent l'*Ave Maria* et le chapelet. Comme leur père Lucifer, ils méprisent ou n'ont que de l'indifférence pour l'*Ave Maria*, et regardent le chapelet comme une dévotion de femmelette qui n'est bonne que pour les ignorants et ceux qui ne savent point lire.

Or, il voit dans la dévotion à la Vierge non seulement une preuve de l'attachement à Dieu mais encore un signe de la prédestination. Dans son univers manichéen, il n'y a que les prédestinés récitant leur chapelet et les réprouvés, les impies ne le récitant point.

– Je ne sais comment cela se fait ni pourquoi, mais cela est pourtant vrai, dit-il. Je n'ai pas un meilleur secret, disait-il, pour connaître si une personne est de Dieu que d'examiner si elle aime à dire l'*Ave Maria* et le chapelet.

Hors de Marie, point de salut, telle est la devise de Grignon de Montfort.

Il a défini des rituels pour aider les fidèles : pour en briser un peu la monotonie, il recommande d'intercaler les différentes prières. C'est ainsi qu'il a conçu la *Petite Couronne de la Sainte Vierge*.

La *Petite Couronne* est un exercice de piété consistant à

réciter trois *Pater* et douze *Ave* en l'honneur des douze privilèges et grandeurs de la Sainte Vierge. Le missionnaire s'appuie là encore sur une tradition issue de l'Apocalypse de saint Jean.

Saint Jean a vu une femme couronnée de douze étoiles, revêtue du soleil et tenant la lune sous ses pieds. Selon la tradition développée par saint Augustin et saint Bernard, cette femme était la Vierge.

Comme à Saint-Sulpice, il affectionne les formules rituelles : il faut prononcer la formule *Dignare me laudare te, Virgo Sacrata; da mihi virtutem contra hostes tuos* (Daignez écouter mes louanges, ô Vierge très sainte, et donnez-moi la force contre vos ennemis), puis il faut dire le *Gloria Patri* et trois fois de suite un *Pater* et trois *Ave*, et à la fin dire *Sub tuum praesidium*. Et il en impose la récitation à des gens du peuple qui s'efforcent, plutôt mal que bien, de répéter ces formules dans une langue qui leur est totalement inconnue.

C'est lui aussi qui popularise le port des chaînettes qui représentent pour lui l'esclavage de Jésus en Marie. Soucieux de se justifier face aux attaques dont il est l'objet il puise ses arguments dans la Bible ou dans la vie des saints, telles qu'on les raconte à l'époque. Le prophète Osée les aurait évoquées dans ses prophéties : « Je les attirerai à moi par des chaînes de charité¹. »

« Ces marques extérieures, à la vérité, ne sont pas essentielles, précise-t-il, et une personne peut fort bien s'en passer, quoiqu'elle ait embrassé cette dévotion. Cependant, je ne puis m'empêcher de louer beaucoup ceux et celles qui, après avoir secoué les chaînes honteuses de l'esclavage du diable, où le péché originel et peut-être les péchés actuels les avaient engagés, se sont volontairement mis dans le glorieux esclavage de Jésus-Christ, et se glorifient, avec saint Paul, d'être dans les chaînes pour Jésus-Christ, chaînes mille fois plus glorieuses et précieuses, quoique de fer et sans éclat, que tous les colliers d'or des empereurs. »

1. Osée, XI, 4. Dans l'une de ses versions actuelles qui fait autorité, établie par le chanoine Ostie, la traduction est quelque peu différente : « Je les tirais avec des cordes humaines, avec des liens d'amour. »

Pour Grignon, ces chaînes sont à la fois celles de la délivrance du péché et du démon et celles de l'esclavage en Jésus-Christ. Elles symbolisent l'état de péché auquel l'homme est enchaîné avant le baptême et l'état de grâce qu'il cherche à acquérir par la dévotion. Alors que l'homme n'a pas choisi l'état de péché, qu'il subit comme une contrainte, il porte par adhésion volontaire les chaînes de l'esclavage en Jésus-Christ. La mort détruira les corps, mais non ces chaînes qui sont en métal et, au jour de la résurrection, « elles seront changées en chaînes de lumière et de gloire », dit Grignon.

Le port de ces chaînes rappelle constamment au chrétien les vœux de son baptême, auxquels il doit rester fidèle et lui permet d'obtenir son salut. Ceux qui ne portent aucune marque extérieure ne peuvent se souvenir de ces vœux; ils vivent comme des païens qui n'auraient rien promis à Dieu. Au contraire, l'extériorité de la chaîne montre au monde qu'il n'y a pas à rougir de l'esclavage de Jésus-Christ et qu'on a renoncé soi-même à l'esclavage funeste du monde du péché et du démon.

Ces chaînes se portent au cou, aux bras, autour des reins ou aux pieds. Ainsi, Vincent Carafa, septième général de la Compagnie de Jésus (mort en 1643), portait pour marque de sa servitude un cercle de fer aux pieds; il en ressentait une telle douleur qu'il n'osait les porter en public de peur de laisser deviner sa souffrance.

Les dames de la société, qui l'arborent au cou, montrent par là qu'elles ont renoncé au monde; elles font pénitence de leurs colliers de perles.

Pour emporter la conviction, Grignon de Montfort aime raconter un miracle: une jacobine (ou dominicaine) du couvent de Langeac en Auvergne, morte en 1634, avait été délivrée de douleurs à la tête à l'âge de sept ans en échange d'une promesse de devenir esclave de Jésus et de Marie. Elle s'était mis une chaîne de fer sur les reins et l'avait portée jusqu'à sa mort. Elle fut dès lors délivrée de son mal jusqu'à la fin de ses jours; et elle aurait enseigné cette dévotion entre autres à M. Olier. Selon la tradition, elle eut une apparition de la Sainte Vierge qui lui mit au col une chaîne d'or pour lui témoigner sa joie. Sainte Cécile, qui accompagnait la Vierge, lui aurait dit :

« Heureux ceux qui sont les fidèles esclaves de la reine du ciel, car ils jouiront de la véritable liberté. »

Enfin Grignon de Montfort préconise la consécration à la Très Sainte Vierge; les exercices préparatoires ne durent pas moins de trois semaines. La première semaine a pour but de demander la contrition de ses péchés, de renier le monde, de pratiquer l'abnégation de soi. Il faut se regarder comme « des escargots, limaçons, crapauds, cochons, serpents et boucs », dit Grignon de Montfort. On peut aussi prononcer les paroles de saint Bernard : « Pense à ce que tu as été, un peu de boue; à ce que tu es, un peu de fumier; à ce que tu seras, la pâture des vers. » Les exercices de piété sont ponctués de formules à prononcer comme celle de saint Luc : *Domine, ut videam*, Mon Dieu, faites que je voie¹ ou celle de saint Augustin *Noverim me*, Que je me connaisse² ou *Veni, Sancte Spiritus*, pour recevoir l'aide du Saint-Esprit.

La deuxième semaine est consacrée à la connaissance de la Sainte Vierge, entrecoupée de chapelets, de *Veni Creator*, etc. La troisième semaine a pour but de connaître Jésus-Christ : là, Grignon de Montfort recommande de répéter « cent et cent fois par jour » *Noverim te* ou *Domine, ut videam*.

Au bout de ces trois semaines, on peut enfin se confesser et communier. La communion doit s'accomplir, en promettant de renoncer au monde et à ses charmes. Enfin a lieu la consécration selon une longue formule rituelle par laquelle le dévot choisit Marie pour mère et maîtresse. « Je me donne tout entier à Jésus-Christ par les mains de Marie pour porter ma croix à sa suite tous les jours de ma vie. »

Ensuite, il faut écrire ou faire écrire cette formule, si elle n'est pas déjà imprimée, puis la signer le même jour. Montfort fait encore là preuve d'un grand formalisme, mais il entend bien souligner par la signature obligatoire le caractère contraignant pour l'avenir du contrat d'esclavage passé entre le dévot et Marie. Par sa consécration, le dévot prend un engagement.

1. Saint Luc, chapitre XVIII, verset 41.

2. Saint Augustin.

Ces contrats s'appellent bientôt les contrats d'alliance et complètent le renouvellement des promesses du baptême qui donne lieu aussi à un engagement écrit; Grignon de Montfort lie souvent les deux cérémonies. Enfin, cette consécration s'accompagne d'un tribut payé à Jésus-Christ et à Marie, selon la dévotion et la capacité de chacun, « ne serait-ce qu'une épingle, disait Grignon de Montfort, car Jésus ne regarde que la bonne volonté ».

Seuls les cœurs purs peuvent atteindre à la perfection qu'il souhaite; pour cette petite minorité, la dévotion intérieure consiste avant tout à se fondre en Marie, en renonçant à soi.

« Il faut, dit Grignon de Montfort, se mettre et se laisser entre ses mains virginales, comme un instrument entre les mains de l'ouvrier, comme un luth entre les mains d'un bon joueur. Il faut se perdre et s'abandonner en elle comme une pierre qu'on jette dans la mer : ce qui se fait simplement et en un instant, par une seule œillade de l'esprit, un petit mouvement de la volonté ou verbalement, en disant, par exemple : « Je renonce à moi, je me donne à vous, ma chère Mère. »

Le dévot de Marie doit fusionner tellement avec Marie que toutes ses actions doivent être guidées par Marie. Avant d'entreprendre quoi que ce soit, il doit se demander ce que Marie, modèle de perfection et de vertu, aurait fait à sa place.

Grignon de Montfort a beaucoup de succès en prônant cette dévotion mariale, car la Vierge Marie est déjà implorée par les fidèles dans l'espoir d'une guérison ou pour obtenir la fin d'un fléau naturel ou de bonnes récoltes. De manière générale, le peuple cherche à conjurer le mal, la souffrance et la mort. Grignon de Montfort ravive un culte à la Vierge d'autant plus populaire qu'on attribue à celle-ci le pouvoir de faire des miracles et d'exaucer des grâces. N'a-t-il pas écrit dans un de ses cantiques :

*Parlez, parlez,
Vous pouvez tout, puissante Reine;
Parlez, parlez.
Je suis guéri si vous vous voulez.*

Autant Dieu le père semble éloigné du simple fidèle, autant la Vierge, en est plus proche; elle devient ainsi la compagne de tous les jours, celle qu'on peut invoquer à chaque instant. C'est par elle qu'on peut gagner son salut; le chapelet devient le viatique permettant de passer sans encombre dans l'au-delà et d'éviter le feu éternel. La Vierge apparaît enfin comme le meilleur rempart contre le démon. Grignon de Montfort l'assimile constamment à saint Michel terrassant le dragon. L'imprécation à la Vierge exorcise le mal, c'est elle qui protège des esprits malins.

Toute son intelligence, est d'avoir compris le rôle que joue la crainte de la mort dans la religion. Les prières, le rosaire, l'adoration du Saint Sacrement sont autant de moyens de s'assurer du salut. Il ne faut pas craindre la mort : mieux vaut la mort ou la maladie que le péché.

Enfin, les missions se terminent toujours par une grandiose cérémonie : la plantation du calvaire. Chaque clôture de mission est une véritable apothéose : une immense croix en bois est portée par tous les hommes du village jusqu'au calvaire, empruntant des rues pavées de guirlandes; une foule immense attend le moment fatidique où la croix va être dressée solennellement au-dessus du village.

Chaque fois, cette opération tient lieu du prodige et les habitants crient au miracle. S'élevant du lieu le plus éminent du village, la croix, abrégé de la foi, signe de la conversion des habitants d'un lieu, affirme la présence de Dieu au monde.

La force de Grignon de Montfort, c'est de donner des points de repère dans la vie de tous les jours. Certes ceux-ci existaient depuis le Moyen Âge. Mais leur signification s'était progressivement affaiblie. Le concile de Trente avait justement chargé le clergé de redonner aux fidèles le sens des actes religieux. Grignon de Montfort, par son évangélisation, ravive ainsi une foi devenue chancelante. Grâce à lui, le peuple va revivre le catéchisme. Les fêtes religieuses vont rythmer sa vie, chaque membre d'une congrégation ayant contracté des obligations.

Partout, il suivra ce cérémonial, s'évertuant à planter des croix, à rénover les sanctuaires de la Vierge abandonnés. A partir du printemps 1708, alors qu'il a atteint trente-cinq ans, il commence à prêcher dans le diocèse de Nantes, sur les deux rives de la Loire, notamment dans la future Vendée militaire.

CHAPITRE VII

LE CALVAIRE DE PONTCHÂTEAU

Grignon de Montfort retourne dans le diocèse de Nantes en 1708. L'évêque est alors Mgr Gilles de Beauvau. Son gallicanisme le pousse à une servilité excessive à l'égard du pouvoir. Or son clergé est très divisé par la querelle janséniste et le prélat joue de ces divisions pour s'imposer dans son diocèse. L'évêque donne tour à tour satisfaction à chacune des tendances opposées en octroyant aux uns et aux autres différents postes diocésains.

M. Lévêque, qui a accueilli Grignon de Montfort autrefois à la communauté de Saint-Clément, est décédé en 1704 et a été remplacé par un janséniste notoire, M. de La Noë-Ménard. Formé à l'Oratoire, c'est un rigoriste, donc un ennemi des jésuites à qui on reproche leur laxisme. Le marquis de Sévigné disait avec ironie à propos d'un cas de conscience : « Consultez M. de La Noë-Ménard ou tout autre bon prêtre, pourvu qu'il ne soit pas dans la saine morale de la Compagnie de Jésus. »

Le conseil épiscopal qui entoure l'évêque est aussi déchiré entre les deux factions adverses. Mais face à M. du Moulin-Henriet, vicaire général favorable au jansénisme, Grignon de Montfort va trouver un défenseur en la personne de M. Barrin, originaire de Montfort et apparenté aux Grignon. Nous avons vu que son père Jean-Baptiste avait été le fermier général du prieuré de Saint-Lazare, qui appartenait au chanoine Barrin, oncle du grand vicaire de Nantes. Les Barrin ont des parents,